

LE

# MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

## MODES.



Sa Majesté la reine d'Angleterre a quitté Paris au milieu d'un immense concours de peuple, aussi empressé de lui offrir ses derniers hommages, qu'il le fut de saluer son arrivée. Les fêtes ont été splendides, le bal de l'Hôtel de Ville présentait un coup d'œil féérique!

A Versailles, l'antique demeure de nos anciens rois semblait renaître à de nouvelles gloires, et avait repris tout l'éclat dont elle brillait sous le beau règne de Louis XIV, pour recevoir dignement l'illustre souveraine de la Grande-Bretagne. Et maintenant, de cela comme de toutes les joies du monde, que le temps emporte avec lui, il ne reste plus qu'un souvenir, mais ce souvenir sera impérissable dans les annales de l'histoire.

La mode n'a pas été inactive pendant ces

jours de réjouissances incessantes. Un temps admirablement beau permettait les toilettes les plus légères et les plus élégantes: aussi toutes les femmes avaient des mises diaphanes et vaporeuses et semblaient faire assaut de coquetterie. Les robes blanches à volants brodés, celles en organdi et en barége à dispositions se voyaient en quantité. Venaient ensuite les riches étoffes de soie et avec cela les pointes en dentelle noire, les mantelets de taffetas blanc, brodés et ornés de magnifiques dentelles blanches, très hautes, enfin une foule de fantaisies éblouissantes de fraîcheur et de grâce.

Quant aux robes de bal, dont un grand nombre avaient été fournies par la maison Lhopiteau (autrefois Popelin-Ducarre), beaucoup étaient en tulle et en crêpe, surtout blanc. On voyait des jupes bouillonnées jusqu'aux genoux, avec un semé de fleurs ou de papillons en ruban. D'autres étaient garnies de volants bordés de plusieurs rangées de petits rubans en satin. Il y avait aussi des robes de gaze, lamées d'or ou d'argent, d'un fort brillant effet. Puis, sur les robes d'étoffe de soie, des volants de point d'Angleterre, des garnitures de fleurs ou des ruches de ruban posées en zigzag, et dont chaque pointe de feston était marquée par un nœud de ruban. Ajoutez à tout cela une profusion de diamants, toutes toilettes fraîches, et vous aurez une idée du tableau

enchanteur que présentaient ces salons pleins de femmes jeunes, belles et somptueusement parées.

Beaucoup de corsages étaient drapés, il y en avait aussi à la Louis XV, carrés, avec traverses composées de ruches ou de rubans mis à plat et nœuds de ruban. A quelques robes le corsage était pointu, plat et les draperies en crêpe ou en tulle. Un haut volant, partant de la ceinture, formait double jupe. Ce volant, ainsi que celui qui suivait, était orné de pattes en satin, posées de place en place, et bordées de petite blonde légèrement coquillée.

Les manches se portent très courtes et ne sont souvent formées que de deux volants superposés.

On reconnaissait aisément au cachet de grâce et de bon goût que mademoiselle Pauline met à tout ce qu'elle fait, les robes qui sortaient de la maison Lhopiteau. Nous avons souvent signalé ses charmantes confections ainsi que ses jolis objets de lingerie, nous savons qu'il s'y prépare en ce moment d'élégantes nouveautés pour l'hiver, et nous ne manquerons pas de les consigner ici quand le temps en sera venu.

Je dois une mention aux belles dentelles de la maison Violard, qui figuraient brillamment, soit dans les riches toilettes de ville, sous forme de mantelets, garnitures, ou châles, soit dans les toilettes de bal, comme volants, robes ou berthes. On ne saurait voir des dessins plus gracieux et de meilleur goût que ceux des dentelles fabriquées dans cette importante maison.

On a beaucoup remarqué au bal de la cour, à Versailles, plusieurs coiffures de fleurs de la maison Perrot, dont la belle vitrine, au palais de l'Industrie, attire tant d'admirateurs.

L'une, la coiffure Bacchante, se compose naturellement de raisin et de pampre, si habilement imités, qu'on avait envie de mordre à la grappe; mais c'était le cas, ou jamais, de dire comme le renard, et l'on se contentait de la vue.

Une autre guirlande était mêlée de roses et de chèvrefeuille, entre lesquels s'échappaient des cerises: rien de plus distingué, de plus charmant. La coiffure en fuchsias et roses faisait aussi un effet délicieux.

Les mouchoirs de poche sont plus luxueux que jamais, et M. Chapron leur donne surtout un cachet d'élégance qu'on ne saurait trop admirer. Aussi ont-ils la gloire d'être portés par toutes nos grandes dames, qui confient à M. Chapron le soin d'y faire exécuter leurs armoiries au milieu des guirlandes mignonnes et des

riches dentelles dont il les entoure si splendidement; la mode le veut ainsi.

Pour demi-toilette, négligé et deuil, M. Chapron a de ravissantes fantaisies à la fois simples et coquettes, d'une irrésistible séduction.

Tous les chapeaux d'été se portent encore, et mademoiselle Plé-Horain, qui veut bien nous donner souvent de précieux renseignements, n'exhibera point ses nouveaux modèles avant que les beaux jours nous aient complètement abandonnés. D'ici là, elle fait de charmantes fantaisies, soit en crêpe, pour grande toilette, soit en tissu d'aloès, ou en étoffe de soie, mêlée de blonde, et même d'ornements en paille.

Le corset est un objet si important dans la toilette d'une femme, qu'il ne faut pas oublier les maisons de premier ordre où se font, en ce genre, les meilleurs modèles. Or, madame Hippolyte est en droit d'attendre de nous une mention des plus flatteuses. Avec ses jolis corsets, la taille se dessine sans la moindre gêne dans toute son élégance, et les petits défauts que quelques-unes peuvent avoir, se dissimulent, ou même s'effacent merveilleusement.

Les basquines ornées de dentelles ou d'effilés, sont en grande vogue. On commence déjà à en faire en drap de dame pour la saison prochaine. Nous pouvons affirmer qu'on en portera beaucoup.

Comme garniture de robe, les volants restent en faveur, quelquefois on en met deux, seulement, un très haut, partant de la taille, et celui du bas plus petit d'un tiers.

On voit des robes dont les volants sont de deux couleurs différentes. Hier, j'en ai remarqué une en barège rose et en barège noir; il y avait six volants alternativement mélangés; cela faisait un assez joli effet. L'essentiel est de choisir des nuances qui se marient bien.

Une robe de taffetas noir, que portait une de nos élégantes, était ornée de neuf rangs de ruches en taffetas découpé. Ces ruches, posées trois par trois, à peu de distance l'une de l'autre, montaient jusqu'aux genoux, car chaque rangée de trois laissait à peu près la largeur d'une main entre celle semblable qui suivait.

Les robes à grande pèlerine sont très commodes pour négligé d'intérieur ou du matin.

On voit de charmantes robes en taffetas chiné; les jupes ne se garnissent pas. Du reste, rien de neuf; nous attendons les innovations en tous genres.

J'ai remarqué dans le beau magasin de M. Desprey, le chapelier en vogue pour les coiffures d'enfants et celles de nos belles amazones, quelques charmants modèles que je veux

vous décrire. C'était, pour les premiers, de jolies petites casquettes à visière, en étoffe à carreaux, nommée *poil de chèvre*. Au bas de la forme il y a une espèce de galon, haut de deux doigts environ. Devant, au-dessus de la visière, se trouve un riche ornement en passementerie, figurant une chaîne élégante et qui se termine d'un côté par deux glands.

D'autres modèles du même genre, sont en paille d'Italie. Une bande gros bleu entoure le bas de la calotte ; l'ornement que je viens de désigner est gros bleu aussi. Viennent ensuite d'adorables petits chapeaux ronds en paille, dont le milieu de la forme, au-dessus du bord, est ornée d'une touffe de fleurs mignonnes en paille qui recèlent un joli papillon. Tous ces modèles sont gracieux et charmants, comme les petits anges auxquels ils sont destinés.

En coiffure d'amazone, j'ai vu chez lui un délicieux chapeau orné de plumes de coq, d'une indéfinissable coquetterie.

Je vous donnerai prochainement des modes

d'enfants, et, à ce propos, je vous parlerai des modèles nouveaux que M. Desprey leur réserve pour cet hiver.

En terminant cette revue des modes, je vous rappelle la parfumerie de M. Faguer-Laboullée, l'eau benzoïde, pour la toilette et les bains, est d'un effet très salulaire, et l'hygiène la recommande. Pour nettoyer la chevelure, l'eau de Bérénice a aussi un incontestable mérite. Le philocome, à base de moelle de bœuf et de quinquina, arrête la chute des cheveux et aide puissamment à leur accroissement. Enfin, M. Faguer-Laboullée possède une foule de recettes précieuses dans l'intérêt de notre beauté, car elles en doublent l'éclat et souvent même le lui donnent.

On remarque aussi chez M. Faguer un immense assortiment de gants de premier choix, et de riches éventails rehaussés de peintures fines et délicates, dont les sujets gracieux nous font songer aux jolies bergères de Watteau.

Madame Juliette LORMEAU.

#### DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 440.

TOILETTE DE MAISON. — Coiffure en cheveux.  
Robe en taffetas.

Corsage à basque, très ajusté, décolleté carré à la Louis XV, avec jockeys croisés et manches en tulle de soie.

Le corsage est coupé de manière à bien faire valoir la taille. Ainsi le devant est en droit fil et les pinces sont disposées de manière à rétrécir les rayures à la taille, qui est marquée par une couture pour faire bien emboîter et évaser la basque.

Le corsage agrafe devant et est garni de cinq nœuds en tresse de soie avec deux glands.

Le bord du décolleté est garni d'une double ruche en tulle blanc, au milieu de laquelle est une ruche en taffetas.

À l'épaule sont deux jockeys croisés ; celui de devant part de l'épaulette et descend sous le bras, l'autre descend derrière en sens inverse. Ces jockeys sont bordés d'une ruche et reliés ensemble par un nœud à glands, comme ceux du devant.

La basque, busquée devant et derrière, emboîte parfaitement la hanche sans l'aplatir. Elle est bordée d'une ruche.

La jupe dépasse de 8 centimètres la basque et est prolongée par un faux volant, froncé sous une ruche de taffetas.

Les manches se composent de deux bouffants en tulle retenus par deux ruches, et se ter-

minent par un tulle double formant comme un volant.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau *Rachel*, en taffetas, recouvert de mousseline brodée, garni de valenciennes et orné de boutons de roses moussues.

Passes se rejetant en arrière vers le bas, ayant un bord de taffetas passé dans une coulisse de tulle, qui compose la passe, et qui est recouverte d'un plissé en valenciennes.

Bandeau de calotte et calotte *tendus* en taffetas, recouvert d'une mousseline brodée d'un *semé*.

Bavolet en mousseline, doublé de taffetas et garni d'une valenciennes.

Une touffe de boutons de roses, avec mousse et feuillage, est posée de côté sur la passe très près du bord.

Les brides partent entre la passe et le bavolet et se rejettent en arrière.

Ce chapeau est maintenu par deux épingles.

Sous la passe est un cordon de boutons de roses, mais sans régularité et terminé par une touffe, qui accompagne la joue dans la partie que la passe laisse vide en fuyant en arrière.

Robe en taffetas, ornée de velours et de dentelles.

Corsage montant, très ajusté, fermé devant par des boutons en soie. Bretelles en velours, larges de 8 centimètres sur l'épaule, réduites à 4 vers la taille et terminées devant et der-

rière par deux bouts flottants de 44 centimètres. Chaque bretelle a un volant en dentelle de 8 à 10 centimètres, qui vient mourir à rien à la taille.

La basque de taffetas a 42 centimètres; elle est ronde et unie; une dentelle noire de 15 centimètres la couvre presque à plat.

La manche, large du bas, est presque ajustée à l'épaule sous la dentelle, et dans son milieu elle est bouillonnée, coupée en long par trois velours qui partant de l'épaule, forment

des bouclettes qui retiennent l'ampleur de la manche et se terminent en tombant flottants de 4 centimètres plus longs que le bas de la manche, qui se termine en pagode, et est complétée par une dentelle noire, avec un velours sur l'ourlet de la manche.

La jupe est ornée de deux velours de 4 centimètres posés à plat, retenant chacun une haute dentelle très légèrement soutenue et par conséquent prenant bien les plis de la jupe, qui est très ample.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. Bonnet en mousseline avec fond de valenciennes, orné de rubans mousseline à bord gros grains.

N° 2. Bonnet de blonde avec rubans rose de chine de trois nuances.

N° 3. Bonnet du matin entièrement en organdi, avec ruche à la vielle en rubans de taffetas.

N° 4. Bonnet du matin en mousseline suisse garni de valenciennes.

N° 5. Corsage basquine en fond de malines à

petits pois, garni de bandes de malines. Ce corsage est orné de petits velours noirs formant quadrillé et de plusieurs nœuds en velours un peu plus large.

N° 6. Col-berthe, en tulle de Bruxelles, garni de petite dentelle de Bruxelles, rattachée par des applications en point de plume.

N° 7. Manche pareille au col-berthe.

N° 8. Manche à bouillon surmonté d'une bande de malines. Nœuds de rubans au-dessus de la garniture et rubans sur le bouillon.

TRIANON, SAINT-CLOUD, VERSAILLES.

On a lu dans les divers journaux les relations officielles sur le voyage de la reine d'Angleterre, l'entrée à Paris, les visites à l'Exposition, l'Opéra, la revue, le départ. Nos lectrices nous sauront gré peut-être de quelques détails plus intimes sur les excursions extra-muros.

TRIANON.

L'occasion la plus propice pour voir la reine s'offrait au public le mardi, 21, quand les grandes eaux jouaient à Versailles, sur le passage du royal cortège se rendant à Trianon. Un très petit nombre de curieux venait de Paris ou des environs. Par suite de la note insérée au *Moniteur*, chacun croyait le parc fermé. Quelques personnes, grâce à des protections locales, se donnaient grand-peine pour entrer dans le parc par la grille de la Chapelle, toutes surprises, après avoir surmonté les difficultés de la consigne, de voir les jardins envahis par tous ceux qui entraient tranquillement par la grille du Dragon.

Un arc de triomphe décorait l'avenue de Saint-Cloud vers la grille de Picardie. Les troupes de la garnison formaient la haie. M. le comte de Saint-Marsault, préfet de Versailles, M. Remilly, le maire, et les autorités attendaient la Reine, qui est arrivée à onze heures. La première voiture contenait la Reine d'Angleterre à droite, la Princesse royale à gauche, l'Empereur et le prince Albert vis-à-vis. Deux voitures faisaient suite, et de plus un grand char-à-banc, contenant

vingt personnes, parmi lesquelles on remarquait lord Paget, écuyer de la Reine, et le colonel Fleury. Un piquet des cent-gardes escortait.

Une heure s'écoula à visiter les grands appartements et les salles principales du Musée. A midi et demi, les voitures, dans l'ordre précédent, reprennent vers Trianon leur marche si habilement tracée autour des divers groupes d'eaux et à travers les bosquets, que les invités passent en revue chaque pièce intéressante. Un temps superbe favorisait cette matinée; le soleil étincelant sur les cuirasses des gardes et sur les gerbes d'eau, ce cortège ondulant dans les jardins et autour des charmilles comme un serpent doré, l'animation du parc, les vivats de la foule assez pressée pour former un public imposant mais non une cohue, tout cet ensemble composait un spectacle vraiment féerique, que les bien-inspirés, accourus à Versailles ce jour-là, n'oublieront pas de longtemps.

La Reine a paru vivement impressionnée, tant ces merveilles surpassaient en réalité ce qu'avaient pu lui en dire les albums et les descriptions. Son étonnement a éclaté surtout à la pièce du Dragon: la voiture s'est arrêtée un instant pour permettre de jouir du coup d'œil. Il faut ajouter que les eaux jouaient avec une précision remarquable. On ne se doute guère non-seulement des soins perpétuels que réclame un matériel immense, mais encore des études spéciales qu'on doit apporter pour obtenir dans le jeu des

eaux un parfait résultat. Aussi cette fête fait-elle le plus grand honneur à l'architecte des eaux, M. Séguin, dont on ne saurait trop louer la bonne administration.

L'Impératrice attendait la Reine d'Angleterre à Trianon : Leurs Majestés ont parcouru les jardins, dont l'entrée était formellement interdite au public. La Reine, fort instruite des détails de notre histoire, voyait avec intérêt cette métairie à la Florian, la laiterie en marbre, et la ferme dont Marie-Antoïnette avait été la royale bergère. La serre, toujours si admirablement tenue, embaumait l'odorat et ravissait l'œil par les dispositions pareilles à celles du jardin du Roi. Le *tunch* était préparé au Petit-Trianon, pendant que les orchestres des régiments 8<sup>e</sup> cuirassiers et 48<sup>e</sup> de ligne exécutaient des symphonies militaires.

Au retour, Leurs Majestés l'Impératrice et la Reine sont revenues seules dans la première voiture : l'Empereur était dans la seconde avec la Princesse royale et le prince Albert. Selon la mode anglaise, la Reine et la Princesse avaient une mise simple : la robe de Sa Majesté en mousseline brodée, doublée de taffetas rose, mantelet vert, recouvert de dentelle noire, ombrelle pareille, chapeau de crêpe, orné de lilas ; la Princesse toute en blanc.

L'Empereur, charmé de la parfaite ordonnance de cette belle promenade qu'aucun incident n'a troublé, a manifesté sa satisfaction au ministre d'État, qui a dû complimenter à son tour les chefs de service.

#### SAINT-CLOUD.

Les invitations pour Saint-Cloud portaient que le théâtre du Gymnase jouerait le *Fils de famille*, et que le spectacle commencerait à neuf heures. Mais à cette heure-là, Leurs Majestés n'étaient pas encore à table, ayant été retardées par leur visite à l'Exposition. La salle de spectacle, un peu plus petite que celle du Palais-Royal, ne contient qu'environ cinq cents places, disposées, outre le parterre, en trois rangs de galeries. Dès huit heures le parquet se remplissait des hommes, tous en costume de ville, sauf quelques rares uniformes des cent-gardes. La hiérarchie n'avait pas permis d'inviter au-dessous des conseillers maîtres, soit au Conseil d'État, soit dans la magistrature. Divers illustrations se trouvaient réunies, et on ne voyait que plaques et décorations sur les habits noirs. Les femmes en toilette de bal garnissaient les galeries, excepté celle de face aux premières s'avancant un peu comme une corbeille et réservée pour l'Empereur. A dix heures et demie, Leurs Majestés entraient dans la salle. L'Impératrice et la Reine se placèrent au milieu à côté l'une de l'autre ; à droite de la Reine, l'Empereur, puis la Princesse royale et le prince Napoléon ; à gauche de l'Impératrice, le prince Albert, la princesse

Mathilde, le Prince royal. La Reine portait une robe de taffetas bleu, recouverte de tulle de même nuance ; des épis de diamants formaient une coiffure rejetée très en arrière. La Princesse royale avait une toilette pompadour en crêpe blanc, relevé de nœuds roses. De magnifiques dentelles blanches recouvraient la robe rose de l'Impératrice, qui était coiffée avec des roses et des diamants en arrière, et avait un ruban de pierreries pour partager les bandeaux. Le diadème de la princesse Mathilde en émeraudes et diamants jetait des feux d'un grand éclat. On remarquait encore la duchesse d'Albe, non-seulement à cause de sa ressemblance avec l'Impératrice, mais aussi par sa haute distinction et le goût irréprochable de sa toilette : robe blanche ; des touffes de fleurs rouges dans les cheveux.

*Le Fils de famille*, joué avec la verve accoutumée des artistes, a produit son effet brillant ; la Reine et le prince Albert surtout s'amusaient sincèrement du maréchal-des-logis *Kirchef*. Pour donner au deuxième acte un relief inusité, tous les pensionnaires du Gymnase, hommes et femmes, figuraient dans la soirée, au lieu de composites, mesure qui permit à toutes dames, notamment à mesdemoiselles Desclée, Riquier et Ferreyra, de faire assaut d'élégance et de fraîcheur. Cependant l'absence complète d'applaudissements, par suite de l'étiquette, jette toujours sur ces représentations officielles une froideur qui paralyse un peu les artistes.

Comme compensation, un souper de soixante couverts les attendait chez Legriel : à quatre heures du matin, la place du Château retentissait encore des préparatifs du départ, du mouvement des voitures, puis tout reentra dans le silence, et Saint-Cloud reprit son calme profond. La reine d'Angleterre, pendant le peu d'instants que lui laissaient les réceptions et les visites au dehors, a trouvé en famille un peu de repos dans cette résidence merveilleusement choisie à cause de l'aménagement des appartements, de sa situation et des beaux ombrages du parc réservé.

#### VERSAILLES.

Il appartenait à la ville de Louis XIV de clore dignement cette série de fêtes. Depuis quinze jours une nuée d'ouvriers préparaient des échafaudages pour le feu d'artifice au bout de la pièce d'eau des Suisses, et pour une illumination grandiose devant la façade du Château. On avait enlevé la grille de l'Orangerie pour laisser un libre accès aux marches de l'escalier, des milliers de spectateurs garnirent de bonne heure cet amphithéâtre de marbre. A neuf heures, les invités se rendaient au palais, et restaient éblouis par une illumination sans égale.

Des portiques de feu rouges et verts, supportant des lustres décorés des chiffres de l'Empereur et de la Reine, surmontés des couronnes de

France et d'Angleterre, encadraient et joignaient les bords de Diane et la fontaine du Point du jour, pendant qu'une guirlande de feu bordait les deux grands bassins du parterre. Les gerbes d'eau s'élançant de cette masse de lumières complétaient une décoration unique en son genre. La pièce d'eau des Suisses restait, au contraire, dans une complète obscurité pendant que des barques, dont les voiles et les cordages étaient figurés par des verres de couleur, la sillonnaient en tout sens. A dix heures, deux fusées parties du château donnent le signal de détonations successives. On prédisait merveilles de ce feu d'artifice réfléti dans l'eau : nous devons à la vérité d'avouer qu'il a été non pas trop vanté, mais mal vanté. Une petite brise sud-ouest rejetant la fumée du côté du château, masquait au public les feux bas. Pour surcroît de malheur, la batterie d'artillerie placée à droite pour tirer cent coups de canon, augmentait l'épais nuage rouge et noir qui se condensait sur le feu. C'est ainsi qu'on a perdu l'effet des deux grands vaisseaux représentant la France et l'Angleterre. Heureusement le château de Windsor, se détachant mieux, jeta un vif reflet dans la pièce d'eau, qui semblait former les eaux naturelles de la royale résidence. On distinguait sur une des tourelles le drapeau anglais. Enfin, le bouquet, énorme gerbe de feu, réussit à se dégager entièrement, et obtint un immense applaudissement.

Aussitôt après le feu, deux orchestres conduits par Strauss et Dufresne, résonnèrent aux deux

bouts de la galerie des glaces, éclairée par plus de cent lustres ou appliques. Quinze cents invitations seulement avaient été délivrées, l'Empereur ne voulant pas établir de catégorie, et que chacun pût trouver place au souper sans embarras. Le quadrille impérial se composait de l'Empereur et de la Reine, le prince Albert et la princesse Mathilde, le prince Napoléon et la princesse royale, le prince de Bavière et la duchesse d'Albe.

L'Impératrice, en vraie toilette de printemps, robe blanche parsemée de bouquets de fleurs, n'a pas dansé.

Le souper se servait dans la salle du spectacle ; une table de neuf couverts était dressée dans la loge impériale : quarante tables de dix couverts placées dans la salle, et servies avec un ordre parfait, ont été visitées successivement par les invités. Après le souper, l'Empereur a valsé avec la princesse royale. Le jeune prince de Galles portait le costume écossais. Nous n'insisterons pas sur la profusion des lumières, la richesse des décorations et la grandeur de cette fête.

Nous ne devons pas non plus revenir sur les grandes considérations que soulèvent ces fêtes splendides, dont le plaisir semble en apparence le principal élément. Nous avons voulu seulement, par une analyse un peu sèche, mais très fidèle, compléter le compte rendu de toutes les pompes qui ont accompagné le voyage de la reine d'Angleterre, et dont elle gardera certainement un éternel souvenir.

Henry M.

## LA VILLA CROISSY.

(Suite.)

— Ayez pitié de moi, docteur !... quel est votre avis ? Voyons, je suis un homme, je veux tout savoir.

— Je vous ai dit que nous la sauverions.

— Vous me le jurez ?

— Monsieur de Canisy, répondit le docteur, je demeure ici. Seulement, comme je n'ai pas fermé l'œil depuis trois nuits, je vous demanderai de mettre une chambre à ma disposition ; je suis exténué... il faut attendre la fin de cette fièvre. Je me jetterai tout habillé sur le lit, et, au moindre appel, je serai sur pied...

Le frère d'Henriette donna des ordres pour préparer une chambre et un lit à M. B\*\*\*, et, quelques instants après, il le conduisit lui-même dans cette retraite improvisée. En rentrant, il trouva Adrien à la place où il l'avait laissé, regardant avec une mélancolie profonde cette pauvre jeune femme qu'il était loin de croire hors de danger, malgré les assurances

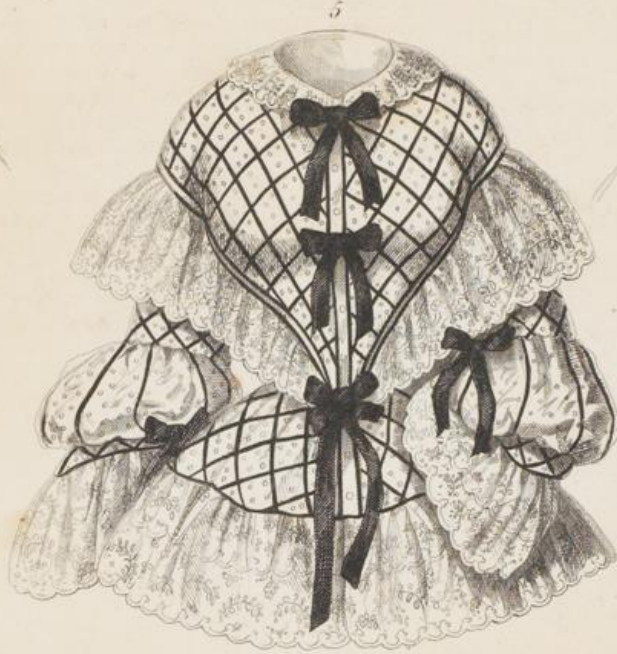
du médecin. Il vint à lui et lui prit convulsivement la main.

— Mon ami, lui dit-il avec un accent de sincérité effrayant, le docteur, tu l'as entendu, me garantit qu'elle vivra. Mais, s'il en était autrement, je me ferais sauter la cervelle.

Vartès fit un mouvement.

— Et maintenant, ajouta Amédée, quelque épuisé que tu sois, je réclame de ton amitié de ne pas m'abandonner à moi-même. Je suis trop malheureux, trop désespéré pour avoir la tête à moi... J'ai besoin de toi, de ton sang-froid. Je vais renvoyer ces femmes, dont il faut ménager les forces à tout événement. Nous veillerons seuls près d'elle. Tu y consens, n'est-ce pas ?

Certain de sa réponse, sans l'attendre même, Canisy congédia les deux domestiques et revint près du chevet de la malade. Adrien s'était assis aux pieds du lit et était retombé dans sa contemplation attristée. Ils gardaient le silence



LE MONITEUR DE LA MODE

Bonnets et Lingerie de M<sup>lle</sup> Anna Roth.

Paris, Rue Richelieu, 92.

... de temps en temps on  
... la pose de parer les  
... la responsabilité de  
... une âme puissante  
... à la terre a brisé rien perdu  
... toutes le filaire, jusqu'à  
... se traînent en sons  
... qu'il; il avait de m  
... les.  
... ses cris gutturaux  
... à des phrases entières  
... les autres traversant la  
... et même perturbation. C  
... les événements des événements  
... à mesurer des gais  
... la catastrophe, tandis  
... se débattre. Elle précau  
... au bien, Isaura, He  
... de l'ouïe; conversa  
... l'autre. Il y avait que  
... ne lui pas sorti de ses  
... elle se dressa sur son  
... regard ardent autour d'elle,  
... tout, s'assurer  
... qu'elle pouvait par  
... à peser pour ramasser  
... à l'air échapper.  
... Elle à voix basse et  
... pleins venait d'articu  
... à l'air, également su  
... à l'air avec une in  
...  
... persistait-elle avec  
... non non... il ne le saura  
... peut mourir...  
... me-elle dire? articula  
... peut mourir... plutôt m  
... l'air. Personne ne le s  
... personne!... pas m  
... immobiles, haletan  
... à ses lèvres  
... pas le savoir... j'en  
... le savait... Oh! je se  
...  
... à l'air retentir l'ouïe  
...  
... Casey et celui de V  
... Leur étonnement, le  
... à l'air. Une vive  
... au visage de frère. Il s  
... au renouveau:  
... l'air attend?  
... mais ne-la croire?... C  
... l'air de l'air à le défaire?  
... l'air de l'air!  
... l'air de l'air, cela ne peut  
... l'air de l'air.  
... l'air de l'air: On ne dit pas de



l'un et l'autre. De temps en temps une larme brûlante sillonnait la joue du pauvre frère, qui, loin de décliner la responsabilité de tous ces malheurs, prenait une âcre jouissance à s'en accabler. La fièvre n'avait rien perdu de son intensité; toutefois le délire, jusqu'ici sans intermittence et se traduisant en sons confus, s'était légèrement apaisé; il avait du moins ses repos et ses haltes.

Insensiblement ses cris gutturaux firent place à des paroles, à des phrases entières, qui étaient comme des lueurs traversant la nuit de ce cerveau en pleine perturbation. C'étaient des ressentiments fugitifs des événements de la journée: tantôt un souvenir des gaietés qui avaient précédé la catastrophe, tantôt un cri de terreur et de détresse. Elle prenait tout le monde à partie, son frère, Isaure, Henriette, mademoiselle de Foucault; conversait avec l'un, puis avec l'autre. Il n'y avait que le nom de Vartès qui ne fût pas sorti de ses lèvres.

Tout à coup, elle se dressa sur son lit, promena un regard ardent autour d'elle, comme si elle voulait, avant tout, s'assurer qu'elle était bien seule, qu'elle pouvait parler, qu'il n'y avait là personne pour ramasser le secret qu'elle allait laisser échapper.

— Adrien... fit-elle à voix basse et comme effrayée du mot qu'elle venait d'articuler.

Amédée et Vartès, également surpris, se mirent tous deux à écouter avec une insurmontable curiosité.

— Adrien... poursuivit-elle avec la même hésitation; mais non... il ne le saura jamais... non... oh! plutôt mourir!..

— Que veut-elle dire? articula Amédée.

— Oh! plutôt mourir!.. plutôt mourir!.. continua Henriette. Personne ne le saura jamais.. personne! personne!.. pas même lui!

Les deux amis, immobiles, haletants, semblaient suspendus à ses lèvres.

— Il ne doit pas le savoir... j'en mourrais de honte, s'il le savait... Oh! je souffre! je souffre!

Et elle se laissa retomber lourdement sur son oreiller.

Le regard de Canisy et celui de Vartès se rencontrèrent. Leur étonnement, leur stupéfaction étaient au comble. Une vive rougeur avait monté au visage du frère. Il se leva et dit tumultueusement au romancier:

— Tu as entendu?

— Oui... mais vas-tu croire?... Oublies-tu que madame de Surbley a le délire?...

— Oh! elle l'aime!

— Cela n'est pas, cela ne peut pas être! reprit vivement Adrien.

— Elle l'aime! On ne dit pas de ces choses-

là, même dans le délire, quand ce n'est pas dans le fond de la pensée... Mais Dieu le veuille!

— Mon ami, interrompit Vartès qui était au supplice, ne pensons qu'à la sauver.

— Oh! tu as raison, tu as raison... Elle l'aimait! elle l'aimait! fit-il en se frappant le front. Est-ce bien possible? est-ce un rêve? mais tu l'as entendu comme moi!

— Amédée, dit Vartès d'une voix solennelle, je n'ai rien entendu; mais je ne te ferai pas de serments; tu sais que je suis un homme d'honneur, cela doit te suffire. Quoi qu'il arrive, je ne sais rien, je n'ai rien entendu.

— Oh! je ne crains rien, ami. Qui me dit que je ne devrai pas remercier un jour le ciel de ce hasard qui t'a fait partager un tel secret?

Vartès ne releva pas cette phrase, qui exprimait un vœu irréalisable. L'entretien était brûlant sur ce terrain, pour peu qu'Amédée se montrât plus pressant. Adrien se voyait contraint, au moment même où un refus pareil acquérait le dernier degré de cruauté, à déclarer au pauvre garçon que ses rêves étaient chimériques, et qu'il ne pouvait être à madame de Surbley. Et supposez encore que l'infortuné s'avisât de lui demander quels obstacles infranchissables s'opposaient à ce qu'il fit, avec le sien, le bonheur d'une bonne, jolie et spirituelle jeune femme, qui, avec tant de qualités de cœur, de jeunesse et de beauté, lui apportait une fortune plus qu'honnête, allait-il lui répondre qu'il épouserait madame de Foucault?

Fort heureusement pour tous les deux, Canisy, qui ne voyait d'autres empêchements à la réalisation de ses combinaisons matrimoniales que l'antipathie d'Henriette, antipathie dont la vanité venait de lui être si singulièrement démontrée, prit la gêne de Vartès pour une réserve très explicable, toute naturelle chez un galant homme, détenteur malgré lui d'un mystère au moins délicat. Et puis l'état de sa sœur, si grave, ne rendait-il pas presque sacrilège toute préoccupation autre? Adrien avait dit: « Ne pensons qu'à la sauver. » Et Adrien avait raison. La sauver! tout était là. Le reste se ferait tout seul. L'homme simple que ce bon Amédée, qui n'avait rien vu, qui ne se doutait de rien, qui voyait le notaire entrant par une porte quand le médecin sortait par l'autre? Il arriverait bien un moment, pourtant, où il faudrait que tout s'éclaircît. Mais le détromper dans un pareil moment, c'eût été plus que de la barbarie.

Les émotions terribles de la journée l'avaient brisé. Il luttait en vain contre la fatigue et l'épuisement. Malgré ses efforts, il finit par en être vaincu; sa tête s'inclina pesamment

sur sa poitrine, ses paupières s'étaient fermées en dépit de sa volonté de les tenir ouvertes ; il tomba dans un de ces sommeils de plomb qui résisteraient aux éclats de la mousqueterie ou du tonnerre. Vartres, tout aussi courbaturé de corps et d'âme, avait été trop bouleversé par l'étrange découverte qu'il venait de faire pour se sentir, je ne dirai pas l'envie, mais le besoin de clore les yeux. Madame de Surbley l'aimait ! elle l'aimait mystérieusement, avec cette réserve, ce silence pudique de la femme qui n'a rien à attendre, qui n'espère rien, qui sait qu'on fait plus que de ne pas l'aimer, qu'on en aime une autre ! Elle l'aimait ainsi ; et pas une parole amère contre lui, contre elle ! rien qui décelât la femme jalouse, l'âme dévorée de ressentiment et de haine ! C'était une noble et belle nature, digne, contenue, héroïque, qui, avant tout, avait la noble conscience de ce qu'elle se devait, et qui était capable de mourir sans proférer un cri de douleur.

S'il y a une séduction étrange dans l'emportement sauvage de ces imaginations de feu, prêtes à bouleverser l'univers, pour peu que l'intérêt de leur amour y fût engagé, il y a une poésie touchante, un charme délicieux, un attrait indicible dans ces dévouements honnêtes, cachés, si dignement simples qu'ils demeurent la plupart du temps ignorés, par la raison qu'ils ne rencontrent guère des amours et des affections de leur trempe. Vartres en vint, tout logiquement, à comparer ces deux femmes également séduisantes, mais non pas également douées, ces deux amies dont il était aimé ; par celle-ci avec toute la volonté d'un caractère impérieux, par celle-là avec cette tendresse occulte de la femme qui met au-dessus de tout, au-dessus de l'amour même, la dignité et le devoir. Il ne doutait pas qu'Isaure ne l'aimât ; mais il était bien forcé de convenir qu'Isaure, à la place d'Henriette, n'eût pas accepté le rôle résigné de madame de Surbley. Elle se fût vengée, elle eût remué ciel et terre, au moins pour entraver un bonheur qui ne pouvait être le sien ; elle ne fût pas demeurée spectatrice inoffensive, impassible, du triomphe d'une rivale, qu'elle n'eût pourtant pas eu à accuser de perfidie ni de trahison. En un mot, elle n'eût pas eu cet héroïsme, cette mansuétude, ce désintéressement des âmes pliées par une longue habitude au sacrifice et à l'immolation d'elles-mêmes.

Le péril qui planait sur la tête de madame de Surbley l'entourait d'un prestige auquel Vartres n'essaya pas même d'échapper ; et puis la découverte de cet amour, dans des circonstances aussi étranges, ne pouvait manquer d'agir puissamment sur cette imagination moins

émoussée, moins blasée qu'elle ne le supposait. Les yeux cloués sur ce visage illuminé par les ardeurs de la fièvre, il se livrait, sans en sentir le danger, au courant d'idées auquel cet aveu surpris avait donné naissance.

La pensée ne lui vint pas un seul instant que cela dût modifier, je ne dirai pas ses engagements, mais même son amour. Il aimait Isaure au delà de tout, plus que tout, pour ses défauts, comme on aime d'autres femmes pour ce qu'elles ont de qualités et de vertus. Et ce qu'il venait d'apprendre ne pouvait en rien influencer sur ses sentiments envers madame de Foucault. Mais comment ne pas plaindre une pauvre jeune femme condamnée à une passion sans espoir ? comment ne pas s'attendrir sur un malheur dont il était l'unique cause ? Hélas ! elle méritait sans doute plus que l'aumône d'une stérile et passagère pitié, et c'était là tout ce qu'il pouvait pour cette charmante créature, dont il avait, sans le vouloir, il est vrai, troublé, pour longtemps, du moins, le repos ! Ainsi, par une inconcevable fatalité, il faisait le désespoir du frère et de la sœur, et apportait dans cette Thébaidé, jusque-là si tranquille, la désolation, les mécomptes, les amertumes d'une passion doucement caressée et choquemment déçue ! Et cependant avait-il le choix entre un parti et un autre ? Il ne pouvait rien, rien absolument, pas même se sacrifier. Ah ! quelle idée de l'entraîner à Croissy, quand il se trouvait si bien où il était ! et que n'était-ce à refaire ? En ce moment, Vartres était injuste envers le sort, qui l'avait amené là pour lui rendre l'objet de ses premières, de ses seules affections. Mais les malheurs que son bonheur allait causer lui donnaient des remords. Un instant il eut la pensée de se sauver sans prévenir personne, sans prévenir Isaure, et de renoncer à un lien noué sous d'aussi fâcheux auspices. C'eût été faire le malheur de madame de Foucault et le sien, sans rien changer à la situation des deux autres. Il comprit vite que cette inexcusable extravagance ne remédiait à rien. Il fallait se résigner et attendre le dénouement quelconque qui plairait au ciel. Cela finirait par un mariage ; mais c'était par deux mariages que cela eût dû finir ; l'impossible, en un mot.

Il en était là de ses réflexions quand le docteur entra. Amédée se réveilla en sursaut. Le médecin parut satisfait de l'état de madame de Surbley ; elle s'était assoupie à la longue ; la fièvre, quoique persistant toujours, était moins violente et commençait à baisser. M. B... eut pitié de ces deux malheureux épuisés de fatigue, et qui avaient besoin d'un lit l'un et l'autre. Il leur dit qu'il ne quitterait pas le chevet de la malade, qu'il avait suffisamment re-

posé, et exigeait qu'ils en fissent autant : une des femmes de madame de Surbley passerait le reste de la nuit dans la chambre de sa maîtresse. Il n'y avait, au surplus, aucun accident à craindre, et Amédée pouvait se retirer en toute sécurité. Ce dernier finit par se laisser convaincre. Les deux amis étaient anéantis, et c'est à peine s'ils purent se traîner chacun jusqu'à leur appartement.

Le romancier ne se réveilla que fort avant dans la journée. Il sonna tout aussitôt, bien qu'un peu rassuré par son sommeil même, car, à la moindre alarme, Canisy l'eût fait appeler. Un valet de chambre entra. Madame de Surbley allait beaucoup mieux : une prostration très concevable avait succédé aux transports de la fièvre. Elle était hors de danger. Quant aux deux autres femmes, elles ne ressentaient plus qu'un reste de fatigue ; elles avaient voulu se lever l'une et l'autre, et se tenaient aux deux côtés du lit d'Henriette. Adrien acheva sa toilette à la hâte, et fit demander s'il pouvait se présenter chez la malade. Ce fut Isaure qui vint à la porte pour lui répondre.

— Oh ! quelle journée et quelle nuit ! lui dit Vatrès en lui prenant vivement la main. Mais, Dieu merci, vous allez bien !... Et notre pauvre malade ?

— Mieux, mieux.

— Vous me rassurez.

— Vous avez passé une partie de la nuit près d'elle ?

— Oui, avec Amédée, jusqu'au moment où le docteur est venu nous relever.

— Puis-je entrer ?

— Sans doute ; un infirmier a ses entrées à toute heure.

Cette phrase équivoque n'était pas atténuée, tant s'en faut, par le ton d'aigreur avec lequel elle était articulée. Vatrès la regarda fixement ; mais elle avait déjà fait un pas vers la chambre.

— Entrez-vous ? fit-elle en passant la première et sans se retourner.

Mademoiselle Dorothée, en apercevant Adrien, vint à sa rencontre et lui saisit les mains.

— Nous vous devons la vie toutes deux, lui dit-elle en montrant Henriette.

Cette phrase fit prendre aux sourcils d'Isaure un pli caractéristique ; elle ne devait qu'accroître l'aigreur plus qu'injuste, mais très réelle de madame de Foucault. En bonne conscience, que pouvait-elle accuser si ce n'était le hasard ? Vatrès eût eu le choix qu'il est plus qu'à penser que l'instinct ne l'eût pas poussé de préférence vers la vieille fille, car on n'a pas oublié que ce n'avait été qu'après avoir sauvé mademoiselle Dorothée qu'il avait pu

voler au secours d'Henriette. Mais c'est ce qu'Isaure se fut bien gardée de se dire. Sans doute le regret de devoir la vie à un autre que l'objet aimé est une chose que l'on comprend ; mais d'une certaine tristesse à cette amertume agressive, il y a toute la distance d'un sentiment délicat à l'injustice la plus révoltante, et madame de Foucault commençait un peu tôt à montrer les griffes et à laisser percer les ongles de son caractère querelleur et emporté.

Adrien s'était approché du lit de madame de Surbley et contemplait avec un secret attendrissement ce visage pâli qui, pour la première fois, lui sembla — ce qu'il était — adorable. Amédée survint peu après. Il était défait, lui aussi, et ses traits portaient l'empreinte des terribles inquiétudes de la nuit. Le docteur B. l'accompagnait. L'air riant de ce dernier était du meilleur augure ; madame de Surbley en serait quitte pour quelques jours de langueur. Le pauvre frère avait bon besoin de cette assurance. Le médecin fit remarquer alors aux deux amis qu'ils n'avaient pas déjeuné, et ils se dirigèrent tous les trois vers la salle à manger, où les attendait un repas confortable. Peu à peu les traits de Canisy se déridèrent ; maintenant qu'il n'avait plus à trembler pour cette chère existence, il ne savait pas trop s'il n'avait point à remercier le ciel d'un accident auquel Henriette pouvait être redevable de son bonheur à venir.

De temps à autre, Amédée arrêta sur Vatrès ses deux bons gros yeux avec une expression qui épouvantait celui-ci. Le romancier sentait l'imminence du péril ; il comprenait que, malgré l'habileté de ses manœuvres, il ne saurait toujours éviter les explications de cet enragé marieur. Sans la présence du docteur, il était évident que l'attaque commençait sur l'heure ; et comment répondre par des échappatoires à des ouvertures très explicites qui n'admettaient nulle ambiguïté ? Madame de Surbley, en démontrant la veille à Adrien la convenance de son départ, ne se doutait pas qu'elle omettait l'argument le plus pressant, le plus sérieux, celui qui rendait sa retraite plus urgente encore. La fuite seule pouvait, en effet, le sortir des embarras extrêmes d'une pareille position ; mais, jusqu'au moment où il lui serait loisible de l'effectuer, son personnage serait assez difficile à jouer, il en avait grand peur. Ne pas demeurer un instant seul avec Amédée, jeter constamment entre eux deux un tiers quelconque (ce tiers fût-il, ô destin ! mademoiselle Dorothée), à cela se bornaient fatalement ses moyens de défense.

Sur la fin du repas, madame de Foucault fit une brusque apparition dans la salle à manger.

— Qu'y a-t-il ? s'écria Amédée en se dressant sur son siège.

— Elle a retrouvé connaissance ; elle m'a répondu !...

Canisy repoussa sa chaise et s'élança vers la chambre de sa sœur. Le docteur jeta sa serviette de côté et le suivit. Vartres allait en faire autant ; Isaure le retint par le bras.

— Restez, je le veux.

— Et à quel propos cela, Isaure ? lui dit Adrien qui ne comprenait rien à cette singulière défense.

— Mais parce qu'il me semble plus convenable de ne pas nous mettre en tiers dans ce premier attendrissement du frère et de la sœur... Le premier sourire de madame de Surbley appartient à M. Amédée, ce me semble... à moins que vous ne prétendiez qu'il soit acquis à son sauveur... Serait-ce votre avis ?

— Vous vous êtes mal levée ce matin, Isaure. Mais il n'est pas surprenant que vous vous ressentiez de la secousse d'hier... et que vous m'en rendiez quelque peu responsable, bien que je n'en aie été comme vous, que la victime.

— Oh ! monsieur...

— Voici quelqu'un, fit le romancier.

C'était un domestique qui venait pour le service.

— Alors donnez-moi le bras. J'ai à vous parler.

## XII.

### Rupture.

Ils quittèrent la salle à manger et s'engagèrent dans le petit bois de rosiers. Adrien devint qu'il allait avoir à subir une querelle de ménage. Il garda le silence, laissant à la jeune femme le soin d'entrer en matière et de donner à l'entretien la tournure qui lui conviendrait. Sans s'en douter, peut-être en s'en doutant, Isaure était sur une pente glissante, pente dangereuse au bout de laquelle se trouvait l'abîme où se perdait leur amour. Mais dites à certaines femmes, qu'un pas de plus dans la voie où elles s'engagent, c'est la perte de leur bonheur, l'évanouissement des plans de toute une vie, que cette certitude serait insuffisante et ne pourrait rien contre la lubie quelconque qui les pousse en avant. Madame de Foucault était ainsi faite. Maîtresse le plus souvent, comme pas une, d'elle-même, il y avait des cas où, sans regarder autour d'elle, sans choisir le lieu et le moment, elle eût éclaté comme une chaudière chauffée outre mesure, et qui n'attend pas, pour faire explosion, qu'elle le

puisse sans inconvénient pour l'entourage.

— Vous avez à me parler ? fit enfin Adrien.

— A vous parler ? oui, j'ai à vous parler.

Mais, quand je n'aurais rien à vous dire, est-ce qu'un homme qui fait profession d'aimer une femme n'a pas toujours quelque chose à lui dire?... Qu'est-ce que l'amour, si ce n'est un bavardage de toutes les heures, sans raison autre que le besoin de se trouver ensemble, d'entendre le son de la voix aimée?... Devrais-je vous apprendre cela à vous qui êtes un romancier habile, si vous n'êtes pas un amoureux... consommé ?

— Quelque mince opinion, Isaure, que vous ayez de moi comme amoureux, je crois sentir aussi bien que vous les charmes d'un tête-à-tête dont la tendresse fait les frais, et non la colère, l'aigreur, les récriminations injustes. Mais autant un tête-à-tête de la première espèce me semble délicieux, autant, j'en conviens, j'éprouve de répulsion pour ceux de la seconde espèce.

— Où voulez-vous en venir ? Je ne comprends pas.

— Si fait, vous comprenez, et parfaitement. Mais je m'expliquerai plus catégoriquement, puisque vous paraissez le désirer. Votre accueil que j'avais le droit d'attendre tout autre, n'a pas été seulement des plus froids, il s'est fait sarcastique, plein de sécheresse et de menaces. Qu'avez-vous à me reprocher ?

— Moi ? mais rien, répondit-elle avec la même ironie.

— Alors, moi, j'ai à vous reprocher votre air boudeur, glacé, acéré... Ce n'est pas le lendemain d'une catastrophe qui a pu séparer à jamais du cœur qu'on a accepté, de l'homme qu'on dit aimer, que la tentation devrait venir de bouder, sans raison, sans motif...

— Ah ! sans raison !...

— Si vous en avez une quelconque, vous me la ferez connaître. Et si, ce dont je doute, il reste démontré que mes torts sont très réels, je prends d'avance et sur l'honneur l'engagement d'en convenir... et, qui plus est, de tout tenter pour me les faire pardonner. Maintenant, veuillez vous expliquer Isaure.

— Mes raisons, mes raisons... reprit madame de Foucault avec une irritation qui s'efforçait de se contenir ; mes raisons... sont de celles qui se sentent plus qu'elles ne se démontrent... Si vous ne les sentez pas, c'est que vous n'aimez pas.

— Parce que vous êtes à bout d'arguments, que vous vous trouvez dans l'impossibilité d'alléguer des griefs, le moindre... vous niez mon amour. Ce reproche est aussi sérieux que le reste. Je crois que si l'accusation de froideur

ou de légèreté pouvait être adressée à quelqu'un, le passé me garantirait à jamais d'un pareil soupçon... Ne me forcez pas, Isaure, pour me défendre, à rappeler des souvenirs dont tout un abîme nous sépare et que j'ai complètement oubliés...

— Oui, je sais ce que vous allez dire... Eh bien ! je répondrai à cela que l'âge m'a modifiée d'une façon heureuse, qu'il a fait plus tard éclore un cœur qui ne battait pas alors... et que, par contre, le monde a pu sensiblement altérer les côtés tendres et aimants du vôtre.

— Vous me permettrez de repousser énergiquement l'accusation jusqu'à ce que vous produisiez à l'appui des preuves valables. Aussitôt qu'elle ne croit pas indispensable de démontrer l'évidence de pareilles inculpations, l'accusation a beau jeu. Mais à ce compte, si je voulais m'en mêler, je pourrais, en vous imitant, repousser vos attaques par les mêmes armes...

— Je vous en défie. Qu'avez-vous à me reprocher à moi ?

— Eh ! madame, quels sont vos griefs à vous ? s'écria Adrien avec une fébrile impatience. Vous persistez à ne pas les énumérer, et moi, je désire, je veux les connaître !

— Vous voulez ! vous avez dit : je veux ! Eh bien ! vous ne serez pas seul à vouloir ; car moi aussi, je veux, j'exige !... et cela, au nom de ma dignité, si ce n'est pas au nom de notre amour !... Vous avez sauvé madame de Surbley, elle vous doit la vie ; c'est au mieux. Je n'eusse eu d'autre aide à attendre que le vôtre que je périssais, cependant, dans les flots ; mais c'est un détail. Vous m'avez dit que le hasard était le seul coupable, et j'en suis convenue de bonne grâce. C'était bien de sauver madame de Surbley ; mais vous n'êtes pas homme à faire les choses à demi... vous vous êtes constitué sa garde-malade, son infirmier : vous vous êtes installé aux pieds de son lit... comme un frère, que vous n'êtes pas, ou un amant... que vous n'êtes point, je le présume. Cela est fort innocent sans doute, et j'ai tort d'y trouver à redire ; mais, et ce hasard qui vous fait la sauver, et cette bonté d'ame qui vous fait passer toute une nuit à son chevet, me sont également odieux, me révoltent... comme une trahison ! Je ne veux pas que vous restiez ici un instant de plus, entendez-vous ! j'exige votre départ, votre départ immédiat !... Vous me demandez ce que j'avais à vous dire : c'est cela.

Ce ton, d'une impérieuse âpreté, fit sur Vartrès une impression qui eût inspiré plus de douceur et d'onction à cette femme altière, si elle eût été assez calme pour l'observer atten-

tivement. Un pareil caractère avait, en effet, de quoi donner à réfléchir. Tout ébloui, tout fasciné qu'il était, Adrien était trop clairvoyant pour ne pas, sur cet échantillon, pressentir ce que serait l'avenir. Il s'était roidi contre l'évidence, en homme déterminé à n'écouter ni lui ni les autres, et la lumière lui venait de celle qui était la plus intéressée à entretenir l'illusion ! Qu'un adolescent ne demande à la femme que d'être jolie, qu'il ne voie que son nez provocant, sa lèvre d'un vermillon si tendre, ses joues duveteuses, ses yeux bleus, son sourire perlé, ses dents, ses cheveux, tout ce qu'on peut voir et qui charme, rien de plus naturel. Mais qu'un homme intelligent, qui connaît le monde et la femme, — cet abîme ! — n'exige que cela, sacrifie son existence à l'éblouissement d'un moment ; qu'un esprit aussi distingué, aussi perspicace que Vartrès se laisse, même un instant, subjugué si complètement que son expérience, sa haute clairvoyance, soient impuissantes à le prémunir, c'est ce qui serait à peine compréhensible pour qui n'est pas initié aux faiblesses de notre pauvre nature.

— Isaure, parlez-vous sérieusement ? lui demanda Vartrès, dont les sourcils se contractèrent d'une façon significative. Laissez-moi croire que vous plaisantez.

— Oh ! monsieur, je n'ai pas envie de plaisanter, tant s'en faut, et je n'en ai guère plus l'air, ce me semble.

— Je souhaite pourtant que tout cela ne soit pas sérieux.

— Et pourquoi le souhaitez-vous ?

— Pourquoi ?... — Tenez, Isaure, brisons-là, croyez-moi. Vous êtes mal inspirée, fort mal inspirée... Moi-même, je pourrais finir par me révolter de l'outrageante injustice de vos paroles... ce serait regrettable. Je suis de sang-froid, mais je ne m'en sens pas moins blessé de cet emportement si peu motivé... Ne prolongeons pas davantage un tel tête-à-tête... bien qu'il soit assez triste que, le surlendemain des premiers aveux...

— Et c'est cela, monsieur, qui est affreux et qui est votre condamnation ! Deux jours, deux jours seulement se sont écoulés, et déjà !...

— Déjà ?

Vartrès ne pouvait jouer un plus mauvais tour à madame de Foucault que de la sortir de ces lieux communs par cette interrogation articulée d'un ton brusque, qui annonçait que la patience n'était pas loin de l'abandonner.

— Mais, monsieur, je me suis, sauf erreur, suffisamment expliquée, et je crois qu'il est plus qu'inutile de me répéter...

— Je le pense aussi. Et, au moins sur ce

point, nous serons parfaitement d'accord.

— Comme sur le reste, j'ose l'espérer, fit Isaure d'une petite voix impertinente.

— C'est également mon souhait le plus sincère, répondit Adrien, avec un tremblement sur lequel la jeune femme prit le change.

Cette émotion semblait, en effet, de bon augure à madame de Foucault. Elle crut qu'il mollissait, et qu'en définitive, si elle le voulait bien, elle demeurerait maîtresse du champ de bataille. Elle poursuivit donc avec la même arrogance :

— Alors, monsieur, c'est une chose convenue. Vous comprenez le sentiment qui me fait exiger... souhaiter, enfin... parce que je vous en prie, vous partirez... vous quitterez cette maison.

— Mais sans doute, madame. Je ne suis pas assez indiscret pour prolonger indéfiniment mon séjour chez madame de Surbley... et, dans un jour ou deux, j'avais l'intention...

— Un jour ou deux ! oh ! monsieur, c'est plus que je ne veux accorder ! Et pourquoi un jour ou deux ?

— Mais, madame, pour ne pas sortir de cette maison comme un manant. J'ai été quelque peu utile à Amédée ; il aurait droit de se formaliser d'un départ aussi brusque et aussi immotivé... Madame de Surbley elle-même...

— Allons donc ! Ayez au moins le courage de votre opinion, j'aime mieux cela... Vous avez bien peur, à ce que je vois, de blesser madame de Surbley, et cette peur vous fait perdre un peu trop de vue qu'il est une femme à laquelle vous devriez songer avant tout... Ah ! madame de Surbley aurait le droit de se formaliser ! Eh bien ! qu'elle se formalise si bon lui semble, cela m'est fort indifférent et doit vous l'être tout autant.

— Vous vous trompez, madame, cela ne m'est nullement indifférent.

— Alors vous n'en aurez que plus de mérite, et je ne vous en saurai que plus de gré, poursuivit la jeune femme d'un ton de persiflage amer.

— Vous me pardonnerez cependant de ne point tout à fait me rendre à vos ordres... Dans un jour ou deux, je vous l'ai dit, madame ; mais pas une minute plus tôt.

— Je crois vous comprendre, M. de Vartres.

— Cela devait être, madame, et pourtant je suis presque sûr qu'il n'en est rien.

— Vous refusez ?

— Oui, madame, oui, je refuse. Et sans aller chercher d'autre raison déterminante, je vous dirai que je reste parce qu'il y va de ma dignité,

parce que je ne pourrais, sans m'avilir à mes propres yeux, courber le front et obéir à une volonté qui ne se donne pas la peine de légitimer pour un peu ses caprices, et dont toute la préoccupation est de s'assurer si elle a affaire à un amant ou à un esclave... Vous exigez, avez-vous dit, mon départ immédiat ; et moi, madame, je vous répondrai que je ne pars point aujourd'hui... ni demain. Après-demain, je ne dis pas.

— Après-demain, il sera trop tard, monsieur.

— Et en quoi, madame ?

— Vous me le demandez ! fit madame de Foucault extrêmement pâle, c'est qu'un homme qui ne sait pas obéir à un caprice, si vous voulez, de celle qu'il prétend aimer, cet homme-là ne mérite point l'affection qu'il a surprise.

— Admettez donc aussi, madame, pour être équitable, interrompit Adrien, que la femme qui joue son bonheur pour satisfaire à je ne sais quelle tyrannie inexplicable ; admettez, madame, que cette femme a une assez étrange façon d'aimer... D'ordinaire, dans toutes les choses de la vie, l'on a hasardé avec moins d'indifférence ce que l'on a de précieux ; et, à voir avec quelle intrépidité vous mettez le marché à la main, on peut croire que vous êtes fort héroïque, ou que vous aimez très raisonnablement. Lequel des deux est-ce ?

— Oh ! monsieur, je n'ignore pas qu'avec vous j'aurai toujours tort. Qu'importe à un bon avocat que sa cause soit bonne ou mauvaise ? Je n'essaierai pas de lutter avec vous, je n'ai pas cette prétention... Mais si votre éloquence et vos sophismes me coupent la parole, ma conviction... ma résolution demeurent toujours les mêmes... c'est une réponse, une réponse que je veux... Persistez-vous à rester ici, malgré ma prière ?

— Oui, madame.

— Prenez-y garde, Adrien, ajouta Isaure, qui eut un pressentiment d'être allée trop loin. C'est un mot décisif que vous allez dire... Voyons, est une détermination sérieuse ?

— Très sérieuse.

— Irrévocable ?

— Irrévocable.

— Il suffit, monsieur. Je ne vous en demande pas davantage. Et maintenant rentrons. Aussi bien, vous devez avoir hâte de revoir madame de Surbley.

Gustave DESNOIRESTERRES.

(La suite au prochain numéro.)

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.